

DE LA GENÈSE À L'APOCALYPSE¹

Gérard Siegwalt

La Bible s'ouvre sur une « histoire » des origines : elle contient même à ce sujet deux récits côte à côte (Genèse 1-2, 4a ; Genèse 2, 4b et suiv.). Leur différence et leur juxtaposition indiquent que leur sens n'est pas celui de données exactes : autrement ils pourraient difficilement coexister.

L'HISTOIRE DES ORIGINES

Il devient clair, lorsqu'on médite ces récits, qu'ils sont plus que des textes scientifiques. Ceux-ci confèrent un savoir qui reste extérieur à l'homme, un savoir « objectif ». Ce n'est pas rien, c'est même beaucoup ; le besoin de connaître est inscrit en l'homme et on a tort de l'opposer, et donc d'opposer la science ainsi entendue, à la foi. Dans les récits sur les origines, les données « scientifiques » — selon les connaissances de l'époque — ne sont pas absentes, mais, loin d'être réduites à leur rationalité ou à leur objectivité, elles procèdent, de la part de l'homme, d'une certaine expérience et intuition des choses et sont référées à son expérience globale. Les récits des origines sont sapientiaux plutôt que scientifiques : ils partent de l'expérience et fondent en elle une certaine manière d'être de l'homme. En cela, les récits bibliques n'ont aucune originalité décisive par rapport aux mythes des origines attestés par d'autres religions de la même époque comme celle de Mésopotamie.

Concernant les origines du monde, la Bible n'a pas d'autre maître à penser que les autres religions : l'observation et la pensée, bref l'expérience. Mais ce qui est nouveau par rapport aux récits proches des religions ambiantes, c'est que les récits bibliques annoncent le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de la révélation spéciale, de l'intervention salvifique dans l'histoire d'Israël, comme étant aussi le Dieu des cieux et de la terre, le Créateur. L'élection et l'alliance de Dieu avec Israël marquent la liberté de Dieu par rapport au cours « naturel » des choses, l'ouverture de ce dernier à un « novum », la manifestation en lui de la seigneurie de Dieu, comme Dieu Créateur. C'est l'aspect prophétique des récits des origines qui est présent et qui apparaît dans l'aspect sapiential. Ces récits, attestant que le Dieu Rédempteur est le Créateur, ne renvoient pas seulement à l'expérience, mais éclairent l'expérience avec le regard de la foi : l'expérience des choses n'est pas la donnée dernière, elle trouve seulement sa vérité en Dieu, le Dieu précisément qui ne se confond pas avec les choses, le réel, mais qui est leur transcendance, leur principe et leur fin, en qui seul elles ont leur plénitude. On peut dire que le sens des récits de la création, c'est d'annoncer « les cieux nouveaux et la terre nouvelle » dont parle déjà le prophète (Isaïe 65, 17) avant que n'en parle le Nouveau Testament (2 Pierre 3, 13 ; Apocalypse 21, 1).

L'HISTOIRE DES FINS

La Bible se termine sur une « histoire » des fins : à vrai dire, le livre de l'Apocalypse se précède pour ainsi dire dans l'Apocalypse synoptique (Marc 13 et parallèles). Le « genre apocalyptique » n'est pas spécifique au Nouveau Testament par rapport à l'Ancien puisqu'il est déjà représenté dans ce dernier, en particulier dans le livre de Daniel (7-12), mais aussi dans

¹ Publié dans *Le monde de la Bible*, n° 3 (1978), p. 52-54.

d'autres passages et surtout dans les « apocalypses » de la période intertestamentaire. Il n'est pas non plus spécifique à la Bible prise dans sa totalité par rapport à d'autres religions : ainsi il se rencontre déjà en Iran et même avant en Inde. Il y a quelque chose de commun à toute cette littérature apocalyptique, biblique ou extrabiblique : c'est l'expérience que l'histoire du monde, le cours naturel des choses, et l'histoire des hommes portent en eux des abîmes, des profondeurs comme aussi des cimes, des hauteurs et que les hauteurs, quelquefois, sont le passage vers les profondeurs... l'expérience donc d'un « au-delà » du réel, des choses et des hommes, mais qui est présent et se joue en eux. Autre point commun à la littérature apocalyptique : l'affirmation de l'étalement, dans toute la durée du temps, de ces abîmes et de ces cimes et ainsi, souvent liée aux rythmes naturels, lunaires, solaires et macroscopiques, une périodisation de l'histoire, jusqu'à sa consommation dans un jugement dernier qui soit engloutira tout, soit séparera définitivement profondeurs et hauteurs, mal et bien, et engrangera le bien du temps dans l'éternité de Dieu. Il s'agit d'un « dévoilement » de ce qui est inhérent à l'histoire, aux choses et aux hommes. L'eschatologie, la connaissance de ce qui est dernier, n'est pas plus scientifique que la protologie, la connaissance de ce qui est premier, même si, comme celle-ci, elle n'est pas dépourvue d'aspects scientifiques : ni l'une ni l'autre ne sont simplement exactes et ne veulent l'être. Mais l'une et l'autre sont significatives : elles attestent, sur la base d'une expérience (voire d'une science) vigilement recueillie et pensée, d'un sens dernier de ce qui n'est qu'avant-dernier. Le genre apocalyptique est un genre sapientiel qui procède de l'observation pensée des choses.

L'HISTOIRE, UN CHAMP DE BATAILLE

De même que la spécificité de la protologie biblique tient à la confession du Dieu de l'histoire du salut comme Dieu Créateur, la spécificité de l'Apocalypse néo-testamentaire tient à une seule et unique chose : à la « reprise » de l'expérience apocalyptique des choses par la foi en Jésus, le Christ, et plus particulièrement en Lui mort et ressuscité, accomplissement de l'histoire du salut. Tout, dans l'Apocalypse, est référé au Christ Jésus et donc au Dieu du Christ Jésus : elle est « apocalypse de Jésus-Christ », dévoilement de « ce qui doit arriver bientôt » : les derniers temps sont la manifestation, dans l'histoire, de l'impact de la mort et de la résurrection du Christ, de Celui que l'Apocalypse désigne comme l'« agneau immolé dressé » comme vainqueur (5, 6). Les abîmes et les cimes de l'histoire que fait pressentir l'expérience des choses, sont vus à partir de l'Agneau, comme lieux de sa manifestation pour le jugement et pour le salut. Les profondeurs, tout comme les hauteurs, parce qu'essentiellement ambivalentes et pouvant se muer les unes dans les autres, sont placées sous le jugement et appelées au salut. Elles sont sauvées par leur disponibilité à se soumettre dans la foi au Christ, et condamnées par leur fermeture au Christ. C'est à partir de Lui qu'apparaît leur vérité ; la lumière qu'Il jette sur elles les dévoile comme participant soit du dragon, de Satan, soit de Michaël, l'archange, le combattant du Christ pour la gloire de Dieu (12). L'histoire est, dans toute sa longueur, le champ de bataille de ce que saint Paul appelle « les trônes, les souverainetés, les autorités, les pouvoirs ». Ceux-ci, créés par Dieu en Christ (Col. 1, 16), sont marqués par la même chute (Eph. 6, 12), et l'oeuvre du Christ vaut pour eux au même titre que pour tout le reste de la création (Col. 2, 15). Michaël est, dans la création invisible, le témoin de la victoire du Christ, comme l'Église l'est dans la création visible. Le combat qui est le fond de l'histoire n'est pas tant celui des puissances, qu'elles soient celles des hauteurs ou des profondeurs, que le combat du Christ lui-même, et c'est grâce à lui que les puissances sont constituées en puissances démoniaques ou en puissances angéliques. De même, dans la face visible de la création, l'Église n'est constituée que par le Christ, elle ne mène pas de combat en son propre nom, elle ne peut que laisser le Christ lui-même mener à travers elle son combat pour la manifestation du règne

de Dieu. L'histoire, visible et invisible, est le lieu d'accouchement du royaume de Dieu, et les « signes des temps » en sont la préparation, « le commencement des douleurs de l'enfantement » (Mc 13, 8 et par.).

LE PREMIER ET LE DERNIER

Dans l'Apocalypse, le Christ est appelé « le Premier et le Dernier » (1, 17 ; 2, 8 ; 22, 13). **Le Premier** : par là il est lié à l'oeuvre de la première création, donc aux premiers temps, et cela en accord avec d'autres passages du Nouveau Testament (cf. en particulier 1 Cor 8, 6 ; Jn 1, 1 et suiv. ; Coll, 15 et suiv. ; Hb 1, 1-3). La création et la rédemption sont ainsi fondamentalement liées et celle-ci ne fait qu'explicitement le sens de celle-là : par-delà la restauration, dans la foi, de la création marquée par la chute, la rédemption est l'accomplissement de la création dans la nouvelle création, dans les cieux nouveaux et la nouvelle terre ; toute la continuité de l'histoire, depuis les origines, est quête d'accomplissement, marche vers la consommation de la création dans la fin (telos) vers laquelle elle tend. **Le Dernier** : en lui, « le temps est accompli, et le royaume de Dieu s'est approché » (Mc 1, 15 ; cf. aussi Gal 4, 4). La mort et la résurrection du Christ sont le signe de la fin de ce monde, avec sa faille de monde chu, et le signe du dépassement de la première création dans le royaume de Dieu. Dans l'oeuvre du Christ — telle qu'elle aboutit dans sa mort et confirme son sens dans sa résurrection — là où cette oeuvre produit la foi, « le règne de Dieu est parmi vous » (Le 17, 21). Tout est déjà accompli (cf. la parole de Jésus sur la croix, Jn 19, 30), à tel point que le Christ johannique peut affirmer : « Celui qui écoute ma parole et croit en Celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle ; il ne vient pas en jugement, mais il est passé de la mort à la vie » (Jn 5, 24). Cette réalité de l'accomplissement des temps est de l'ordre de la foi, non de la vue (2 Cor. 5, 7), non de l'observation ni de l'expérience des choses (Le 17, 20). Elle s'actualise dans l'histoire, elle en est la trame, le sens profond, ce qui, en vérité, se joue, s'effectue en elle. Le Christ, le Dernier, Celui en qui, par sa mort et sa résurrection, le dernier jour est arrivé (Hb 1, 2), s'actualise dans l'histoire, dans toute la durée de celle-ci ; cela veut dire : la manifestation de Dieu en Christ, son épiphanie, sa révélation « une fois pour toutes » (Rm 6, 10 ; Hb 7, 27), l'avènement, en lui, du royaume de Dieu, se dévoile, dans l'histoire, dans « ce qui doit arriver bientôt », dans les temps derniers. L'eschatologie réalisée en Christ s'actualise apocalyptiquement ; elle ne supprime pas l'histoire, mais par le Dernier, les temps désormais sont derniers, temps d'apocalypse. L'annonce de la venue réelle du royaume de Dieu en Christ appelle à la décision de la foi. La reprise de l'expérience et de la « prévision » apocalyptiques des choses par cette foi, voire la relativisation de cette expérience dans toute sa dramatisation particulière, du fait qu'elle est placée dans la lumière de la victoire du Christ, font s'« incarner » la foi dans l'histoire, où elle veut et peut être vécue. La foi, « victoire qui a vaincu le monde » (1 Jn 5, 4), fait vivre dans le monde ceux qui ne sont pas, à cause d'elle, à cause du Christ, de ce monde (Jn 17) ; elle les appelle et les habilite à exercer dans ce monde le « discernement des esprits » (1 Jn 4, 1 ; 1 Cor 12, 10), c'est-à-dire à faire preuve, comme foi en celui qui est le Premier et le Dernier, de sagesse.

Dans l'« histoire » biblique des fins, il y a, tout comme dans celle des origines, une dimension prophétique tenant à Dieu qui se révèle et agit, et une dimension sapientiale tenant à l'expérience du monde éclairée et renouvelée par la foi. L'histoire, pour la Bible, est, dans toute sa continuité, l'histoire des premiers et l'histoire des derniers temps, l'histoire qui a son principe et sa fin en Celui qui est le Premier et le Dernier. La fuite du temps ne trouve son fondement et son but, comme assise première et dernière, qu'en Lui, en qui commencement et fin sont, dans la foi, donnés ensemble. Et le temps comme temps de la chute n'est « sauvé » que par l'irruption

en lui, dans la foi, de l'Agneau immolé vainqueur. Les premiers et les derniers temps ne relèvent pas de l'historiographie scientifique, mais du mythe pour qui le « physique », le visible, est l'envers du « métaphysique », de l'invisible. Le mythe ne peut pas être plus « démythisé » que l'eschatologie, ne peut être « dé-apocalyptisée », faute de tomber dans l'abstraction. Dans la Bible, ils sont simplement désabsolutisés, donc relativisés, à partir de Celui qui est le Créateur et le Rédempteur, le Seigneur de toutes dominations et puissances, le Seigneur du monde. L'enjeu de l'histoire et du temps, c'est, en Christ, le royaume de Dieu, l'éternité. Ceux-ci ne transcendent l'histoire et le temps qu'en étant déjà à l'oeuvre en eux.

Gérard SIEGWALT

Deux illustrations accompagnaient l'édition originale de cet article :

- « Le Christ en gloire », tympan d'Autun: XII^e siècle.
- Dyptique Aerobindus (sur la Genèse) : volet en ivoire du IX^e siècle provenant de la région de Tours (Musée du Louvre).